

La DIVINITE de JESUS-CHRIST



3ème Edition

W. H. Guiton

La DIVINITE de JESUS-CHRIST
par W. H. Guiton

3ème Edition

Edité et Imprimé par les Editions J. V. B.
17 Rue de Bizy F. 27200 VERNON

Dépôt légal: 2ème trimestre 1993

I.S.B.N. 2.900.357.09.8

La DIVINITE De JESUS-CHRIST

L'une des universités populaires de la banlieue parisienne donnait dernièrement comme titre d'une conférence : « La vraie figure du Christ ». Ce titre est singulièrement suggestif. Il indique l'intérêt qu'éveille, à notre époque, en dehors des milieux chrétiens, la personne de Jésus-Christ.

Il n'y a aucune exagération à dire que Jésus-Christ attire, plus que jamais, l'attention des hommes. Les uns cherchent à le connaître et s'approchent de cette étude qu'ils sentent vitale dans un esprit de respect et d'admiration ; d'autres prétendent avoir discerné en Lui un rêveur dangereux, un ennemi de la société et lui font ouvertement la guerre ; d'autres enfin se donnent résolument comme ses disciples.

Ces diverses attitudes mettent en lumière la place prédominante que Jésus occupe dans la pensée de notre génération, d'un bout de la terre à l'autre. Maintenant, comme il y a vingt siècles, « se fait entendre parmi le peuple une grande rumeur à son sujet. »

Ce seul fait est à la gloire de Jésus. Aucun personnage de l'histoire antique, ni même de l'histoire moderne, n'attire ainsi l'attention de nos contemporains. Que dis-je ? Aucun de nos contemporains n'est aussi en évidence.

L'intérêt qu'il excite n'est nullement superficiel, ni passager. C'est un intérêt profond, passionné qui provoque des discussions ardentes, des séparations ou des unions. Les hommes se divisent ou se rapprochent avant tout, suivant leur attitude à l'égard de Celui qui avait dit avec raison : « Je suis venu apporter non la paix, mais l'épée ; je suis venu mettre la division... » (Matthieu 10, 34).

Voilà, certes, un phénomène unique dans l'histoire de notre race. Il montre l'importance extrême de la question posée par Jésus aux hommes de son temps : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? ». En vain le scepticisme, l'agnosticisme, cherchent à endormir l'humanité dans l'indifférence à l'égard du Christ ; en vain quelques théoriciens s'efforcent de faire le silence autour de cet Être gênant. Ces efforts mêmes attirent l'attention sur Lui. Impossible d'échapper à son emprise. Tous les problèmes, sociaux, économiques, moraux, internationaux, ramènent à Lui.

Depuis vingt siècles ses ennemis s'appliquent à ruiner son oeuvre, à faire disparaître jusqu'à son souvenir. Ils disent comme autrefois le sanhédrin de Jérusalem : « Défendons à ses disciples, avec menaces, de parler désormais à qui que ce soit en ce nom-là. » Mais leurs menaces sont impuissantes ; le nom redouté est proclamé, et ces menaces mêmes contribuent à sa gloire.

Nous avons le droit de dire que maintenant comme autrefois le problème de Christ est celui qui domine tous les autres, qu'il est inutile de chercher à l'éluder, et que le devoir impérieux de tout esprit réfléchi est de chercher la vraie solution de ce problème vital.

† † †

Cette solution doit exister. Si le problème du Christ a une telle importance, il doit pouvoir se résoudre. S'il n'y a pas de solution à ce problème, de solution claire, solide, irréfutable, durable, il faut conclure que l'apparition de Jésus sur la terre est le plus grand malheur qui ait jamais atteint notre race, et que l'accord devrait se faire pour maudire son nom. Si la division profonde que Jésus a provoquée et provoque encore, n'est pas au profit de la vérité intégrale, de la vérité accessible à tous, si elle n'établit pas une ligne de démarcation très nette entre les enfants de la lumière et les enfants des ténèbres, il faut considérer cette division comme la pire des catastrophes morales.

Le problème se présente de telle manière qu'il exige une solution. Prétendre que cette solution n'existe pas, ou qu'il y a plusieurs solutions plus ou moins contradictoires dont le choix est sans importance, c'est rendre incompréhensibles les vingt siècles qui viennent de s'écouler et les luttes que le Christianisme a suscitées.

† † †

A cette question posée par Jésus Lui-même : « Qui dites-vous que je suis ? » il y a une réponse ; et cette réponse est donnée par Celui-là même qui a posé la question. Les Evangiles qui nous font connaître la question nous font aussi connaître la réponse.

Cette réponse, nous allons l'étudier de près, simplement, loyalement, et nous la prendrons comme notre règle de foi. Nous sommes convaincus que Jésus ne saurait ni se tromper sur Lui-même, ni nous tromper sur Lui-même ; qu'Il

ne nous aurait pas posé la question s'Il n'avait pu Lui-même y répondre ; que sa réponse est juste, suffisante, et définitive.

Avant de considérer son témoignage, pleinement confirmé par celui des apôtres, nous allons passer en revue les différentes conceptions, en conflit avec ce témoignage, qui se sont manifestées et se manifestent encore sur sa personne et sur son oeuvre. Nous n'aurons pas de peine à montrer qu'elles sont insoutenables, illogiques, et funestes à l'âme humaine. Nous n'aurons pas de peine à montrer ensuite que la solution biblique est au contraire raisonnable, solidement établie par des preuves diverses et infiniment bienfaisante...

1^{ère} Partie

LES FAUSSES CONCEPTIONS

Nous mentionnerons tout d'abord les conceptions extrêmes, les plus nettement hostiles à la divinité de Jésus telle qu'elle apparaît dans la Bible.

Si nous écoutons certains libres-penseurs et de nombreux « Sans-Dieu », nous entendrons un violent réquisitoire. Jésus est présenté par eux comme un être néfaste. Jésus, d'après eux, serait un rêveur, un utopiste dangereux qui s'est perdu dans la recherche d'un idéal impossible à atteindre. Ou bien encore, Jésus aurait prêché un lâche acquiescement à toutes les iniquités sociales et même une collaboration offerte à tous les puissants du jour sous le prétexte de l'ordre à maintenir. Ou bien encore, Jésus serait un enthousiaste de l'ascétisme, un ennemi de la joie, de la beauté, de la vie sociale sous ses formes diverses.

Il ne vaut pas la peine de s'arrêter longuement à de telles calomnies qui indiquent ou bien une ignorance totale des documents bibliques, ou bien le parti-pris le plus révoltant. Le Christ ainsi dénoncé n'a aucun rapport avec le vrai Christ. Il n'est ni un rêveur, ni un lâche, ni un ascète. Tout dans ses paroles et dans ses actes, s'élève contre un tel réquisitoire. Il apparaît toujours respectueux de la réalité, ré-

vélant cette réalité avec la plus entière franchise. Il apparaît toujours admirable de courage et de justice, se dressant contre toutes les vanités, toutes les oppressions, toutes les hypocrisies. Il apparaît toujours en contact étroit avec la vie sociale sous ses formes légitimes et loin de fuir le bonheur, Il en indique le secret.

A côté des adversaires déclarés de Jésus, nous trouvons les adversaires subtils, ceux qui Le dénigrent sous des dehors respectueux et L'attaquent avec un baiser. Ils rendent hommage à la loyauté de Jésus, à l'excellence de ses intentions, au bien qu'Il a pu faire par certaines de ses paroles ; mais ils s'empressent d'ajouter que le Christ est d'un autre âge, qu'Il ne saurait nous conduire, que sur bien des points Il s'est égaré et risque de nous égarer.

D'autres vont plus loin dans leurs hommages. Pour eux Jésus est un grand penseur, un réformateur social, un psychologue averti, qu'il est utile de consulter souvent.

D'autres, enfin, n'hésitent pas à exalter en Jésus l'homme supérieur à tous les hommes, le plus sage, le plus vertueux, le plus noble. Mais tous sont d'accord pour repousser sa divinité, pour nier ou dénoncer ses prétentions à la divinité et pour condamner le culte qui Lui est rendu. Aucun d'eux ne se donne vraiment comme un chrétien.

† † †

Nous sommes obligé de mentionner maintenant une catégorie d'admirateurs qui vont jusqu'à diviniser Jésus, mais qui se refusent à voir en Lui Emmanuel, Dieu avec nous, Dieu fait Homme. Ceux-là se trouvent mêlés aux

chrétiens authentiques, ils sont membres d'églises, et même, parfois d'églises « évangéliques » ; ils vont jusqu'à être pasteurs ou professeurs de théologie. Ils emploient, à peu de chose près, le même langage que les vrais adorateurs du Seigneur ; ils parlent eux aussi, de sa divinité, ils admettent qu'on Lui rende un culte. Mais quand on leur demande quel est le fond de leur pensée et ce qu'ils entendent par cette divinité, on s'aperçoit bien vite qu'il s'agit d'une divinité toute humaine, d'une divinité toute acquise, et non éternelle, d'une divinité de mérite, et non d'origine, d'une divinité graduellement obtenue par un homme comme une sorte de récompense offerte à sa sagesse et à ses vertus exceptionnelles.

L'un des propagateurs les plus connus, en France, de cette étrange conception, le professeur Henri Bois, a exprimé cette christologie en ces termes que nous citons à regret : « En quoi est-il contradictoire de faire qu'un être qui, par rapport à Dieu, *est une créature*, soit capable vis-à-vis d'autres créatures d'être leur Esprit inspirateur, et vivifiant ? Ce qui serait contradictoire, ce serait que Dieu, après la résurrection de Jésus, ait pu faire que Jésus, cessant d'être une créature, devint l'égal de Dieu le Père, devint tout à coup participant de l'éternité métaphysique dans le passé, mais j'échoue à trouver une ombre de contradiction dans l'idée que Dieu aurait pu confier à un être tel que Jésus, *comme récompense de sa fidélité, le ministère suprême de Seigneur, de Christ esprit vivifiant*. J'échoue à trouver une ombre de contradiction dans l'idée que le Christ, tout en restant distinct de Dieu le Père et subordonné à Dieu le Père, comme *une créature au*

Créateur exerce actuellement des fonctions divines par rapport à nous, et mérite en ce sens d'être appelé dieu. » (1)

On reste confondu devant un pareil langage. Ainsi, d'après M. Henri Bois et tant d'autres avec lui, Jésus serait un homme comme nous, issu de la race, une créature qui, en récompense de sa sainteté, a reçu des capacités, des fonctions presque divines. Il est facile de voir que cette divinité n'en est pas une et qu'il est blasphématoire d'appeler Seigneur un être humain né, comme nous tous, pécheur, et enclin au mal. Cette divinisation de Jésus n'est, en définitive, qu'une divinisation de l'homme, de la race dans son ensemble. Car une race qui pourrait produire un tel être aurait de quoi s'enorgueillir. De plus, si un homme particulièrement saint a pu mériter cette vice-divinité, pourquoi d'autres saints ne mériteraient-ils pas un honneur moindre, mais du même genre ? Pourquoi n'y auraient-ils pas beaucoup de demi-dieux sur la terre ? Pourquoi ne chercherions-nous pas nous-mêmes à obtenir cette gloire ? C'est sans doute ainsi que le comprenait le théologien qui disait d'un air rayonnant : Je crois à la divinité de Jésus... comme à la mienne.

Nous n'hésitons pas à dire qu'un tel emploi du mot « divinité » nous indigne ; ce n'est pas seulement un blasphème, c'est un mensonge. A Dieu seul doit s'appliquer ce terme. La divinité est le propre de Dieu. Dieu seul est Dieu.

(1) Henri Bois : « La Personne et l'OEuvre de Jésus », pages 98-99.

Nous respectons le négateur qui refuse de voir Dieu en Jésus, et, par conséquent, ne voit en Jésus qu'un homme et le traite en homme. Mais que dire du prétendu adorateur qui, tout en niant que Jésus soit Dieu, Le traite comme s'Il était Dieu ? Il est difficile de trouver une attitude plus équivoque, plus illogique, disons mieux, plus immorale.

C'est avec une telle aberration de la conscience, un tel jésuitisme dans le langage, que plusieurs sont prêts à signer des confessions de Foi auxquelles ils ne croient pas réellement. Ils s'apprêtent à déclarer que « Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, » mais en faisant une réserve mentale digne de Loyola. Pour eux, cette expression « Le Fils unique de Dieu » veut dire simplement le « Fils par excellence, l'enfant de la dilection, l'homme le plus aimé. » Ce manque de franchise nous attriste et nous scandalise. Nous ne saurions l'admettre, encore moins l'excuser un seul instant. Aucune considération d'ordre ecclésiastique ou personnel ne saurait le légitimer. Il est spécialement odieux lorsqu'on le présente comme un moyen nécessaire d'unir, au sein de la chrétienté, des groupements rationalistes, modernistes, libéraux de nuances diverses à des églises évangéliques. Une unité organique bâtie sur un tel fondement de déloyauté ne pourrait être que mensongère et constituerait une catastrophe morale d'une portée incalculable. L'unité aux dépens de la vérité, qu'est-ce sinon l'accord dans le mensonge ?

† † †

Le rapide exposé que nous venons de faire des principales erreurs concernant Jésus-Christ nous a révélé entre

elles des affinités profondes, une tendance commune qui est la négation de sa divinité essentielle et éternelle. Nous pourrions compléter cet exposé et donner une longue liste des différents systèmes de christologie à travers les siècles ; ces systèmes ont la prétention de se distinguer nettement les uns des autres et d'être en lutte, mais en réalité, ils se tiennent tous par le refus, poli ou insolent, de proclamer Jésus *Dieu*. Le respect manifesté par beaucoup pour Jésus homme va rejoindre la haine des « sans-Dieu » pour Jésus Dieu. Le Coran exalte en Jésus le prophète, mais exècre en lui le Fils unique de Dieu et prêche la guerre sainte contre ses adorateurs. Les rabbins juifs sont prêts à honorer en Jésus l'israélite sans fraude mais ratifient le jugement de leurs pères contre le blasphémateur qui ose se faire égal à Dieu. Les communistes modernes honorent en Jésus le premier des communistes ; les théosophes honorent en lui le premier des théosophes ; les scientistes (Christian Science) honorent en lui le premier des scientistes, le précurseur de Mrs. Eddy ; les spirites honorent en lui le plus étonnant des médiums. Mais tous s'entendent pour ne voir en lui qu'un homme, et s'irritent d'entendre glorifier sa divinité.

Pourquoi cette tragique harmonie, cette unité funeste en dépit de tant de divergences et même de conflits ?

La réponse est simple. Elle pourrait s'exprimer en cette exclamation lugubre des pharisiens : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » Ils ne veulent pas de Jésus Dieu parce qu'ils ne veulent pas d'un Dieu qui s'appelle Sauveur et Roi, d'un Dieu qui s'approche de l'homme

pour le transformer et le diriger. Ce sont tous des anarchistes, des révoltés qui repoussent l'autorité légitime et bienfaitrice du Créateur.

Il en est qui essaient d'excuser leur incrédulité par des raisons d'ordre intellectuel, scientifique et même moral et religieux. Ils iraient jusqu'à dire comme Voltaire s'adressant au dieu de sa philosophie : « Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour mieux t'aimer. »

Mais ces excuses ne sont que des circonstances aggravantes. Elles sont l'effort déloyal pour cacher l'humiliante réalité. S'ils osaient, ils diraient tous, même ceux qui prennent sur eux le nom de chrétiens : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. »

Ils savent bien que seul Jésus Dieu a le droit de régner sur eux et leur résistance à sa divinité est un hommage involontaire rendu à ses prétentions. Ils ne repoussent ses prétentions que pour repousser sa domination.

La négation de la divinité de Jésus plonge ses racines dans l'orgueil et la méchanceté du coeur humain. Elle est l'expression la plus redoutable, la plus révélatrice de la révolte humaine. Ce n'est pas affaire de spéculation mais d'insoumission. Aussi saint Jean a pu dire : « Tout esprit qui ne confesse pas Jésus venu en chair, n'est pas de Dieu. C'est là l'esprit de l'Antéchrist dont vous avez entendu dire qu'il vient, et déjà maintenant il est dans le monde. » (1 Jean 4, 3).

2^e Partie

LE TEMOIGNAGE DE LA BIBLE A JESUS-CHRIST

Ce qui prouve que les négateurs de la divinité de Jésus sont réellement ses ennemis, c'est leur attitude à l'égard du Livre qui glorifie le Seigneur d'un bout à l'autre de ses pages.

C'est par la Bible et surtout par le Nouveau Testament que nous connaissons la vie de Jésus sur la terre. Nous pouvons et nous devons connaître le Fils de Dieu spirituellement, dans le secret de notre âme, par la communion directe et constante avec Lui. Mais notre connaissance historique de Jésus n'est possible que par la Bible. Après les prophètes qui ont prédit sa venue, viennent les apôtres qui racontent sa venue, sa vie, dans les Evangiles, et nous donnent, dans les Epîtres, le sublime commentaire de ces récits plus sublimes encore. En dehors des Evangiles et des Epîtres, que savons-nous des paroles et des actes du Christ ? Rien, ou presque rien. Les auteurs profanes Tacite, Suétone, Plin-le-Jeune, Lucien, mentionnent son nom en passant, mais ne nous apportent aucun fait que nous ne trouvions dans le Nouveau Testament. Les incrédules eux-mêmes sont obligés de confesser qu'ils ne possèdent pas, sur Jésus, d'autres documents que les chrétiens. Mais la différence qui les sépare des chrétiens, c'est qu'ils essaient de repous-

ser ou de dénaturer le témoignage biblique, et se donnent la tâche, ardue entre toutes, de refaire l'histoire du Christ à leur manière. Ils ne veulent pas admettre le Christ des Evangiles et des Epîtres parce que ce Christ est manifestement divin dans toute la force de ce terme, et ils s'attaquent au témoignage biblique non pour des raisons scientifiques mais pour des raisons d'ordre moral.

Telle est aussi, à bien des égards, l'attitude des faux amis, des faux admirateurs, dont nous avons déjà parlé, des prétendus disciples qui ne veulent pas être des adorateurs. Ceux-là cachent leur jeu sous des apparences pieuses ou sous des prétentions intellectuelles. Ils exaltent une déesse d'un nouveau genre qu'ils appellent la « critique biblique » et qu'ils encensent des noms les plus nobles : probité scientifique, étude loyale, examen impartial du texte, respect de la vérité au-dessus de toute considération sentimentale, etc., etc. Mais derrière ces termes sonores apparaît bien vite l'esprit antichrétien, le désir plus ou moins avoué de dénigrer l'Ecriture, de repousser le Christ « surnaturel » qu'elle proclame et de le remplacer par le Christ « humain », c'est-à-dire le Christ qui ne vient pas du ciel.

Qui dira le mal fait aux Eglises par cette critique antibiblique, qui n'a rien de commun avec l'étude respectueuse, humble, loyale du texte sacré, mais qui est manifestement tendancieuse dominée par une dogmatique antichrétienne, par un *a priori* hostile au surnaturel, par une révolte contre le Dieu Rédempteur.

Cette critique, elle aussi, s'est montrée l'ennemie de Jésus Dieu ; elle fait partie de la coalition des esprits orgueil-

leux contre le Roi de gloire. Elle se juge par ses principes, par ses méthodes, et par ses effets. Le coeur nous manque pour esquisser le tableau de toutes les ruines spirituelles et morales, de toutes les vocations compromises, de toutes les vies brisées par cette critique qui, elle aussi, si elle était loyale, dirait : « Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous. »

† † †

Nous du moins, approchons-nous du Livre de Jésus-Christ, dans un esprit de confiance absolue. Ce livre ne peut nous tromper. Il a été écrit par des hommes véridiques qui connaissaient Jésus soit par la vue, soit par la foi, et plusieurs par la vue et par la foi. Leur témoignage, confirmé par leur vie, scellé de leurs souffrances, parfois de leur sang, est digne de tout respect. Nous ne pouvons pas nous égarer en le suivant.

† † †

Ce qui frappe tout d'abord, en étudiant les Evangiles, *c'est le témoignage que Jésus se rend à lui-même*. Ce témoignage apparaît constant. Il est constant au cours de chaque Evangile ; et il est constant lorsqu'on compare entre eux les biographies du Seigneur. L'unité d'inspiration des Evangiles, apparaît surtout dans ce témoignage qui jamais ne se contredit. Ce témoignage ne se présente pas toujours sous la même forme ; tantôt se sont des déclarations positives comme le « Je suis » de saint Jean, tantôt ce sont des déclarations imagées comme dans les paraboles des synoptiques, tantôt ce sont des appels, ou des prophéties ; tantôt

ce sont des promesses, des ordres ou des menaces. Mais, à chaque instant, dans les trois premiers Evangiles aussi bien que dans le quatrième, Jésus parle de Lui-même, se révèle Lui-même.

† † †

Il attire constamment l'attention sur Lui ; ce fait seul suffirait pour prouver sa divinité. Tandis que les prophètes et les apôtres s'effacent devant le Dieu qu'ils proclament et considéreraient comme un sacrilège de rechercher les suffrages de la foule, Jésus se prêche Lui-même. Toutes ses paroles, tous ses actes, tendent à fixer les regards sur sa personne. Il n'est pas vrai de dire qu'Il enseigne une morale, une religion ; Il est Lui-même l'objet de son enseignement.

Ceci est inadmissible si Jésus n'est pas Dieu. Ne dites pas que Jésus est un prophète, surtout le plus grand des prophètes, *car Il ne mérite pas ce titre, s'Il n'est pas Dieu.* Il a tenu un langage, Il a émis des prétentions indignes d'un prophète. Il ne peut être que Dieu ou... le plus orgueilleux des hommes. Mais quel orgueilleux a-t-il jamais parlé de Lui-même comme Jésus ? Quel orgueilleux, en possession de son bon sens, a-t-il jamais dit : « Je suis le Fils éternel de Dieu ? »

† † †

Examinons de près le témoignage qu'Il se rend à Lui-même. Nul ne peut le connaître mieux qu'Il ne se connaît Lui-même. Lui que les Evangiles nous présentent infiniment perspicace, plongeant son regard jusqu'au fond

des coeurs, peut-Il s'ignorer Lui-même. Il est évident qu'Il ne se fait aucune illusion sur les hommes ; comment admettre qu'Il puisse se faire des illusions sur Lui-même.

Dira-t-on qu'Il a volontairement donné une idée exagérée de sa valeur, de son autorité ? Mais pourquoi l'aurait-il fait puisqu'en le faisant Il risquait sa vie ? Et d'ailleurs Il n'a pas exalté ses vertus, et ses capacités comme l'un de nous pourrait le faire. Il n'a pas prétendu être supérieur à ses frères, plus sage, plus pur, plus vrai. Il a prétendu être *infiniment au-dessus d'eux*, jusqu'à s'écrier : « Vous êtes d'en bas : moi je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. » (Jean 8, 23).

† † †

Dieu seul peut parler de Lui comme Christ l'a fait de Lui-même. Tout ce qu'Il dit de Lui peut s'appliquer à Dieu et à *Dieu seul*. D'autre part, il n'y a pas un hommage que Christ se rend à Lui-même qui ne paraîtrait insensé ou blasphématoire sur des lèvres humaines.

1^o Considérons tout d'abord ce qu'Il nous dit pour exprimer *ses relations avec Dieu*. C'est ici le mystère par excellence, le mystère qui explique tous les mystères de la nature du Christ. C'est ici le Lieu Très-Saint, le sanctuaire ineffable où nul homme ne peut pénétrer, et sur le seuil duquel nous devons nous prosterner dans l'adoration.

C'est ici la solution totale, parfaite de ce que les théoriciens appellent le « problème du Christ », problème insoluble à leur prétendue sagesse. Le problème du Christ est en réalité le problème de Dieu, problème dont

les prophètes de l'Ancienne Alliance nous avaient fait entrevoir la solution en nous annonçant le Dieu Vivant, le Dieu Aimant, le Dieu éternellement Vie et Amour.

Jésus se donne comme faisant partie intégrante de Dieu. Il ne se présente jamais comme l'une des créatures de Dieu, l'un des enfants de Dieu, mais comme son Fils dans un sens absolu. Déjà, à l'âge de douze ans, il dit à Marie et à Joseph, dans le temple : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé des affaires de mon Père ? » (Luc 2, 49).

Quand il demande à ses disciples : « Qui dites-vous que je suis ? ». Il accepte sans la moindre réserve, comme étant la vraie réponse, les paroles de Pierre : « Tu es Le Christ, le Fils du Dieu Vivant » (Matthieu 16, 16). Cette scène émouvante est racontée dans les trois synoptiques comme pour en souligner l'importance extrême. Les trois synoptiques sont aussi d'accord pour nous donner la parabole des vigneronns où Jésus, après avoir parlé des serviteurs qui sont les prophètes, se compare au Fils : « Enfin, il leur envoya *son propre Fils* », en disant ils respecteront mon Fils. Ils sont aussi d'accord pour raconter l'épisode du baptême de Jésus par Jean et répéter cette parole venue du ciel, ratifiée par le plein acquiescement de Jésus : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. » Les trois synoptiques sont aussi d'accord pour rapporter l'hommage de Jésus à sa filiation divine. « Le souverain sacrificateur lui dit : Je t'adjure par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. »

Jésus lui répondit : Tu l'as dit. » (1) Ainsi à cette heure suprême où Il va mourir sous l'accusation du blasphème le plus coupable, Jésus n'hésite pas à employer le terme qui lui vaut cette accusation et se proclame avec plus de force le Fils de Dieu.

On dira peut-être, que les synoptiques ne donnent pas à ce terme la même valeur que Jean. Mais pourquoi Matthieu comprendrait-il ce terme essentiel, autrement que l'autre apôtre ? Les synoptiques ne sont-ils pas d'accord pour montrer en cette prétention de Jésus à la filiation divine, la cause dominante de son supplice ? Ne sont-ils pas d'accord pour nous faire connaître ces paroles de Jésus qui le proclament *Seigneur* ; « Que vous semble-t-il du Christ. De qui est-il Fils ? Ils lui répondirent : de David. Il leur dit : comment donc David, *parlant par l'Esprit*, l'appellent-ils *Seigneur*, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'ai mis tes ennemis sous tes pieds. » ? Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son Fils ? (Matthieu 22, 41-45. Comparer avec Marc 12, 35-37 et Luc 20, 41-44).

Si nous nous tournons maintenant vers le quatrième évangile, nous trouverons constamment la proclamation suprême : « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique... Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui » (Jean 3, 17). Il est évident que pour Jésus le terme « Fils de Dieu » ou « Le Fils » ou « Le Fils

(1) Comparer Matthieu 26, 63 ; Marc 14, 61 ; Luc 22, 67.

unique » désigne la divinité dans son sens absolu, l'unité parfaite avec le Père, Comment en douter, en lisant les chapitres 14, 15 et 16 : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père... Celui qui m'a vu a vu le Père. Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Et quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, *nous viendrons à Lui*, et *nous ferons notre demeure chez lui*... Celui qui me hait, hait aussi mon Père... Ils ont haï et moi et mon Père... Tout ce que le Père a est à moi... Ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom... Je suis issu du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde, et je vais au Père. »

Et que dire du chapitre 17, de la Prière Sacerdotale de cet entretien ineffable du Fils avec le Père : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie ; Tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi... Comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi... Comme nous sommes un. »

Pour bien montrer que sa filiation divine implique sa divinité absolue, son égalité de nature avec Dieu, Jésus met en pleine lumière ses *attributs divins* :

a) Il participe à l'éternité de Dieu : « Père, dit-il dans sa prière, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi, *avant que le monde fut*... Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, la gloire

que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé *avant la création du monde*. (Jean 17).

Et encore, cette affirmation de son éternité en face de ses pires ennemis : « En vérité, en vérité, je vous le dis : avant qu'Abraham fut, je suis » (Jean 8, 58).

b) Il participe à *l'omniprésence* de Dieu : « Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » (Mat. 18, 20).

c) Il participe à *l'omnipotence* de Dieu : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » (Mat. 28, 18). « Le Père aime le Fils, il a remis toute chose entre ses mains. » (Jean 3, 35). « Le Père qui demeure en moi, c'est lui qui accomplit ses propres oeuvres. » (Jean 14, 10).

d) Il participe à *la vie* même de Dieu : « Car comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné *au Fils d'avoir la vie en lui-même*. » (Jean 5, 26).

Dira-t-on que le terme « Fils de Dieu, n'implique pas l'union éternelle avec Dieu, l'égalité absolue avec Dieu, la déité totale en face de l'attitude des chefs du peuple qui veulent sa mort à cause du blasphème qu'ils lui attribuent : « A cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce *qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu*. » (Jean 5, 18). Et encore : « Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour une bonne oeuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, parce que étant homme *tu te fais Dieu* » (Jean 10, 33).



Oui, le Fils de Dieu est *égal à Dieu*, le Fils de Dieu est *Dieu*. Il donne lui-même l'explication de ce titre infaisable, lorsqu'il s'écrie : « Moi et le Père, nous sommes un. » (Jean 10, 30).

Nous sommes ici en présence de la révélation suprême : Dieu est éternellement Père et Fils, comme il est éternellement Esprit. La Bible n'emploie pas le mot « trinité », mais elle montre en Dieu trois personnes, unes et distinctes dans leur unité même. Ce n'est pas ici le chiffre trois qui importe ; ce qui importe, c'est la merveilleuse notion d'un Dieu Vie, d'un Dieu Amour, qui, parce qu'Il vit et parce qu'Il aime, est tout ensemble un et divers, divers et absolument un ; d'un Dieu qui est tout ensemble Créateur, Rédempteur et Consolateur, un seul Dieu béni éternellement.

2° Considérons maintenant ce que Jésus nous dit pour exprimer *ses relations* avec l'humanité.

Jamais Il ne dit ni ne donne à entendre qu'Il se considère comme un prophète, ni encore moins comme un philosophe, un moraliste, un réformateur social. Pourtant Il parle constamment de sa mission sur la terre, de ce qu'elle implique pour l'humanité. Pour l'humanité *tout entière*. Voilà déjà un trait remarquable, unique. Jésus se présente comme étant le Bienfaiteur de tous les hommes, sans doute Il exerce son ministère parmi les Juifs, et c'est à Jérusalem que s'accomplit l'oeuvre suprême de la rédemption, mais le particularisme de la Nouvelle Alliance comme celui de l'Ancienne,

n'est qu'une forme de l'universalisme, un moyen choisi par Dieu pour sauver la race dans son ensemble.

Non seulement Jésus a la vision du monde, mais il se présente comme nécessaire au monde : « Dieu a tellement aimé *le monde* qu'Il a donné son Fils unique, afin que *quiconque* croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Venez à moi, *vous tous*, qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. » (Matth. 11, 28).

« Allez donc et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (Mat. 28, 19). Afin que *le monde* croit que c'est toi qui m'as envoyé. » (Jean 17, 21). « Vous serez mes témoins, tant à Jérusalem que dans toute la Judée et la Samarie, *et jusqu'aux extrémités de la terre.* » (Actes 1-9).

Cette prétention à être « la lumière du monde » (Jean 8, 12), serait le fait d'un insensé, si elle n'était la parole d'un Dieu. Qui peut se donner comme « la lumière de tous », sinon Celui qui est le « Seigneur de tous. »

Jésus affirme sous des formes diverses qu'Il est le salut du monde.

Il se donne comme *l'objet de la foi*, au même titre que Dieu. « Que votre coeur ne se trouble point ; croyez en Dieu, croyez aussi en Moi. » (Jean 14, 1) « Afin que *quiconque* croit au Fils (Jean 3, 16). « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » (Jean 6, 47).

Il se donne comme *l'objet de l'amour* qui n'appartient qu'à Dieu : « *Si quelqu'un m'aime*, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera. » (Jean 14, 23). « Celui qui aime son

père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » (Mat. 10, 37).

Il se donne comme l'objet *du service, de la consécration totale* : « Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui aura conservé sa vie, la perdra ; et celui qui aura perdu sa vie à cause de moi, la retrouvera ». (Mat. 10, 38-39). « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. » (Mat. 16, 24).

Il se donne comme *l'objet de l'imitation sans réserve*, le modèle parfait : « Chargez-vous de mon joug, et apprenez de moi, car je suis doux et humble de coeur. » (Mat. 11, 29). « Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, *moi le Seigneur et le Maître*, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait... Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux, pourvu que vous les pratiquiez (Jean 13, 13-17). « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » (Jean 15, 14). « Enseignez toutes les nations, leur apprenant à garder *tout ce que je vous ai commandé* (Mat. 28, 20).

Pour faire comprendre à ses disciples et au peuple, qu'Il est l'indispensable, la source nécessaire et suffisante de la vie, il se compare aux éléments essentiels.

Il se compare à la *lumière* : « Je suis la lumière du monde ». (Jean 8, 12). Il se compare à l'*eau* : « Celui qui

boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ». (Jean 4, 14). Il se compare au *pain* : « Je suis le pain de vie ». (Jean 6, 48). Il a d'autres comparaisons tirées de la vie quotidienne, qui toutes ont le même but, celui d'exalter sa souveraineté. Il se compare au *chemin* qui conduit sûrement, à *la porte* du bercail, au *berger* lui-même : « Je suis le chemin ». (Jean 14, 5). « Je suis la porte ». (Jean 10, 7). « Je suis le bon berger ». (Jean 10, 11). Il est à noter que plusieurs de ses comparaisons apparaissent déjà dans l'Ancien Testament qui présente Jéhovah comme la lumière, l'eau vive, le pain nourricier et surtout le bon berger.

Et pour faire comprendre clairement les relations qui doivent exister entre les vrais disciples et Lui, Jésus emploie des actes essentiels à l'existence, des actes quotidiens par lesquels les êtres vivent et se maintiennent dans la vie. Croire en Lui, c'est Le voir, (Jean 6, 40,) L'entendre (Jean 18, 37), Le suivre (Matthieu 9, 9), se nourrir de Lui (Jean 6, 57), se désaltérer de Lui (Jean 4, 14) ; croire en Lui, c'est aller à Lui (Matthieu 11, 28) et c'est demeurer en Lui, comme le sarment demeure uni au cep (Jean 15, 4).

Ainsi Jésus n'est pas, comme le prétend le modernisme, l'un des croyants mais l'objet de la foi : l'un des témoins, mais l'objet du témoignage. Il n'est pas l'un de ceux qui marchent, mais le Chemin Lui-même, l'un de ceux qui entrent, mais la Porte elle-même ; l'une des brebis, même la plus fidèle, mais le Berger Lui-même ; l'un des sarments, même le plus chargé de fruits, mais le Cep Lui-même.

Tel est l'hommage que Jésus rend à sa personne. Celui qu'Il rend à son oeuvre est de même nature.

Il promet d'éclairer ceux qui reçoivent sa lumière, de nourrir ceux qui mangent son pain, de désaltérer ceux qui boivent son eau, de conduire ceux qui suivent son chemin, de garder ses brebis, de couvrir de fruits ses sarments.

S'Il appelle à Lui les fatigués et les chargés c'est qu'Il peut les secourir. « Venez à moi... et je vous soulagerai... Chargez-vous de mon joug... car mon joug est aisé et mon fardeau léger. »

S'Il appelle à Lui les perdus, c'est qu'Il peut les ramener au bercail. « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc 19, 10).

Un jour, dans la synagogue de Nazareth, Il se leva pour lire. « On lui présenta le livre du prophète Esaïe, et, ayant ouvert le livre, Il trouva l'endroit où il était écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé pour publier la liberté aux captifs et le recouvrement de la vue aux aveugles ; pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression, et pour proclamer l'année favorable du Seigneur ». Puis Il ferma le livre, le rendit au serviteur et s'assit ; et les yeux de tous dans la synagogue étaient fixés sur Lui. Alors, Il se mit à leur dire : « Aujourd'hui est accomplie cette parole de l'Ecriture et vous l'entendez. » (Luc 4, 17-21).

† † †

Le témoignage que Jésus se rend à Lui-même est pleinement confirmé par celui que ses disciples Lui rendent.

Considérons ce témoignage d'abord dans les Evangiles, puis dans le livre des Actes et dans les Epîtres.

a) LES EVANGILES : Les efforts de la critique négative pour découvrir les contradictions de tendances entre les Evangiles sont autant d'insuccès. L'unité d'inspiration des quatre biographes du Seigneur est évidente. C'est le même Christ qu'ils nous font connaître parce que c'est le même Christ qu'ils aiment, servent et adorent. Ils ont à son égard la même attitude d'âme, la même foi, le même enthousiasme, la même obéissance, le même souci de sa gloire.

Matthieu, Marc, Luc, pourraient prendre à leur compte la déclaration émouvante de Jean à la fin de son Evangile : « Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est *le Christ, le Fils de Dieu*, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom ». (Jean 20, 31). Pour les synoptiques comme pour Jean, Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, le Seigneur, Celui devant lequel ils se prosternent en disant, avec Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ». (Jean 20, 28). On a prétendu que les synoptiques annoncent un Christ humain dans le sens péjoratif de ce terme. Rien n'est plus faux. Matthieu et Luc, et non Jean, nous donnent le récit de sa naissance miraculeuse ; Matthieu l'appelle Emmanuel, Dieu avec nous, et Luc nous fait entendre le chant de l'ange et le chant du ciel exaltant sa venue. Quant à Marc, il débute ainsi ; « Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu », et applique à Jésus la prophétie d'Esaïe concernant le « Seigneur ».

Les trois synoptiques racontent les mêmes miracles, relatent les mêmes discours ; leur Christ est toujours souverainement puissant, souverainement sage. Il peut tout, Il sait tout, Il prévoit tout. Il possède des attributs divins et les fonctions divines.

Quand à Jean, qui oserait nier sa confession de la divinité, lui qui introduit son Evangile en ces termes qui donnent l'impression saisissante de l'éternité et de l'infini, proclamant tout ensemble en Jésus la préexistence sans limite, la force créatrice et l'incarnation : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu, toutes choses ont été faites par elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue ». N'est-ce pas précisément à cause de cet hommage au Christ Dieu, hommage qui se continue à travers toutes les pages saintes, que le quatrième Evangile est si violemment attaqué par les ennemis du surnaturel.

b) LES ACTES ET LES EPITRES : L'espace nous manque pour exposer dans toute sa richesse le témoignage de Pierre, de Jacques, de Jude, de Paul sans parler de celui de Jean dans ses trois lettres et dans son Apocalypse. Peut-on imaginer un accord plus parfait que celui de ces hommes pourtant si différents de caractère, de tempérament, d'éducation, qui, chacun de son côté, chacun à sa manière, glorifient en Jésus le Seigneur.

Le livre des Actes peut se résumer en cette déclaration ardente de Pierre en face du sanhédrin : « Ce Jésus est la

Pierre rejetée par vous qui bâtissez, et elle est devenue la pierre de l'angle. Il n'y a de salut en aucun autre ; car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés ». (Actes 4, 12).

Les Epîtres de Pierre peuvent se résumer en cette exhortation de la fin : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de *notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ*. A Lui soit la gloire, maintenant et jusqu'au jour de l'éternité. » (2 Pierre, 3, 18).

L'Épître de Jacques chante aussi la gloire du Seigneur : « L'avènement du *Seigneur* est proche... Le *Seigneur* est plein de miséricorde et de compassion... Que votre foi en Jésus-Christ, *notre glorieux Seigneur*, soit exempte de toute acception de personne. »

L'Épître de Jude dénonce ceux qui renient notre seul *Maître et Seigneur*, Jésus-Christ. (V. 4) et exhorte les fidèles à « attendre de la miséricorde de notre *Seigneur Jésus-Christ* la vie éternelle ». (V. 22)

Les Epîtres de Jean exaltent « la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée ». 1^{re} Ep. 1, 2). Elles considèrent la proclamation de l'incarnation comme le signe de l'Esprit de Dieu. « Tout esprit, qui confesse *Jésus-Christ venu en chair*, est de Dieu ». (1^{re} Ep. 4, 2). Jean va jusqu'à s'écrier : « Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que *Jésus est le Fils de Dieu*... Le témoignage que Dieu a rendu à son Fils, c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle et que cette vie est dans son

Fils. Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie ». (1^{re} Ep. v, 11-12).

Et que dire de *l'Apocalypse* qui est la « Révélation de Jésus-Christ » et qui est un hymne d'amour à Celui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés par son sang. (1, 9) ; qui fait entendre la voix du Fils de Dieu, Celui qui a les yeux comme une flamme de feu (2, 19). L'Apocalypse, au dernier chapitre, nous fait entendre encore Jésus, « l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin, l'étoile brillante du matin », qui s'écrit : « Je viens bientôt ». Et la dernière parole de ce livre merveilleux, la dernière parole de la Bible tout entière, est encore un hommage rendu au Roi de gloire qui s'approche : « Amen, viens Seigneur Jésus. Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec tous ».

† † †

Cependant la plus forte note du concert n'a pas encore retenti. C'est celle de l'apôtre Paul. Que sont ses treize Epîtres sinon un acte d'adoration pour le Fils de Dieu, pour ce Christ qu'Il sert après l'avoir persécuté.

Ecoutez ce qu'il dit de sa *personne* :

a) Il exalte son nom, « au-dessus de tout nom qui se peut nommer, non seulement dans le siècle présent mais encore dans le siècle à venir » (Ephésiens 1, 22). Il veut qu'au Nom de Jésus « tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est *le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père* ». (Philippiens 2, 10-11).

Paul, dès le début de l'Épître aux Romains, exalte le Fils : « Jésus-Christ notre Seigneur déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts ». (Romains 1, 4). Il proclame *l'éternité* de Jésus : « Il est avant toutes choses ». (Colossiens 1, 17). « Dieu nous a élus en Lui, avant la création du monde ». (Ephésiens 1, 4). Il proclame la *toute science* de Jésus : « En Lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ». (Colossiens 2, 3).

b) Paul glorifie aussi *l'oeuvre* divine de Jésus : Jésus est le *Créateur*. « C'est en Lui qu'ont été créées toutes choses dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles..., *tout a été créé par Lui et pour Lui...*, toutes choses subsistent en Lui ». (Colossiens 1, 16).

Jésus est le *Rédempteur parfait*. « Jésus-Christ a été fait pour nous, de la part de Dieu, sagesse et justice, et sanctification et rédemption ». (1. Corinthiens 1, 30). « Dieu était en Christ réconciliant le monde avec Lui-même ». (2 Corinthiens 5, 19). « Vous avez tout pleinement en Lui ». (Colossiens 2, 10).

Jésus est « le Chef de l'Eglise, la tête du corps ». (Colossiens 1, 18). Nous devons « croire à tous égards en Celui qui est le Chef, Christ ». (Ephésiens 4, 15).

Jésus est le *Juge suprême* : « Je t'en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ qui doit juger les vivants et les morts et au nom de son apparition et de son règne ». (2. Timothée 4, 1).

Jésus est *le Roi qui règnera* un jour après son retour glorieux : « Le Seigneur Jésus apparaîtra, venant du ciel, avec les anges de sa puissance, au milieu de flammes de feu, faisant justice de ceux qui ne connaissent point Dieu et qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ... Il détruira l'impie par le souffle de sa bouche et l'anéantira par l'éclat de son avènement ». (2 Thessal. 1, 7-8 et 2, 8). « Attendez la réalisation de notre bienheureuse espérance et l'apparition de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné Lui-même pour nous ». (Tite 2, 13).

En un mot Jésus est tout pour Paul qui s'appelle son serviteur, son esclave, son apôtre et peut dire comme le résumé de toutes ses expériences : « J'ai été crucifié avec Christ ; si je vis ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ; et si je vis encore dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est donné Lui-même pour moi ». (Galates 2, 20-21).

Nous ne pouvons passer sous silence le chant de l'*Epître aux Hébreux* qui élève infiniment le Fils non seulement au-dessus des hommes mais aussi des anges. « Que tous les anges de Dieu l'adorent ». Il suffira de citer le prologue de cette Epître, digne d'être comparé à celui du quatrième Evangile comme glorification de Jésus : « Après avoir autrefois parlé à nos pères, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, par les prophètes, Dieu nous a parlé, dans ces derniers temps par le Fils, qu'Il a établi

héritier de toutes choses, par Lequel aussi Il a fait le monde, et qui, étant le rayonnement de sa gloire et l'empreinte même de sa personne, et soutenant toutes choses par sa parole puissante, après avoir accompli la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts. » (1, 1-3).

3^e Partie

PREUVES DE LA DIVINITE DE JESUS

Nous avons considéré le témoignage constant, précis, ne laissant place à aucune équivoque, du Seigneur à sa divinité, appuyé par le témoignage de ses disciples. Il nous reste à mettre en lumière les raisons de ce témoignage. Seules des raisons irréfutables, évidentes, peuvent expliquer un tel témoignage et une telle unanimité dans le témoignage.

Si Jésus a eu tort de s'appeler le Fils unique et éternel de Dieu, de s'attribuer les vertus et les fonctions divines, il faut le considérer comme un blasphémateur et approuver les Juifs qui l'ont fait mourir à ce titre. Il faut aussi considérer ses disciples comme des menteurs effrontés ou des insensés. Ces suppositions sont inadmissibles, non seulement parce qu'elles sont en opposition avec tout ce que nous savons du caractère moral de Jésus et des apôtres, mais aussi parce qu'elles rendent inexplicables les effets bienfaisants du christianisme de génération en génération.

Une solution s'impose : Jésus est vraiment ce qu'Il prétend être et les apôtres, en annonçant l'Évangile, ont annoncé vraiment la Bonne Nouvelle, la Nouvelle sublime d'un salut efficace.

Nous allons maintenant étudier de près la vie du Seigneur et nous verrons combien cette vie est unique, combien elle porte en toutes ses manifestations la marque du surnaturel, combien il est impossible de l'expliquer autrement que par le mystère de l'Incarnation.

a) Tout d'abord, la *naissance* de Jésus est unique. Rapprochons l'un de l'autre les récits de Matthieu et de Luc et nous verrons apparaître les signes indéniables d'un miracle sans équivalent dans l'histoire humaine.

Le Ciel fait connaître à la Vierge Marie le mystère qui va s'accomplir en elle. Ce mystère est présenté par l'Ange Annonciateur comme l'accomplissement des prophéties messianiques et Marie, Zacharie, Elisabeth, Siméon, font cho à cette révélation.

Le Ciel proclame l'origine divine de l'enfant qui va naître. L'Ange dit à Joseph, en parlant de Marie : « L'enfant qu'elle a conçu vient de l'Esprit Saint ». (Matthieu 1, 20). L'Ange dit à Marie elle-même : « L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi le saint enfant qui naîtra sera appelé le Fils de Dieu ». (Luc 1, 35).

Le Ciel acclame l'enfant qui vient de naître et salue en Lui son Roi. Un ange du Seigneur se présenta aux bergers et leur dit : « Ne craignez point ; car voici, je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple ; c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur ». Ainsi le petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche est le *Seigneur* et pour Lui, avec l'Ange, la multitude de l'Ar-

mée céleste fait entendre son sublime cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bienveillance envers les hommes ». (Luc 2, 14).

Aux hommages du Ciel viennent se joindre ceux de la terre. Les bergers, les mages se prosternent devant l'Enfant. Le vieillard Siméon le prend dans ses bras en s'écriant : « Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton serviteur en paix, selon ta parole; car mes yeux ont vu *ton salut, que tu as préparé pour être, à la face de tous les peuples, la lumière qui doit éclairer les nations, et la gloire de ton peuple d'Israël* ». (Luc 2, 29-32).

Peut-on prétendre que ces pages sacrées soient le fruit de l'imagination humaine ? Comparez ce récit si simple et si sublime tout ensemble, si humain et si divin, où chaque trait porte la marque de la vérité, aux légendes païennes sur la naissance des dieux et vous verrez resplendir l'Evangile d'autant plus que ces légendes apparaîtront puériles et même immorales en même temps qu'invraisemblables. Ici surtout le lecteur impartial doit s'écrier : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente ».

Ces récits glorifient si réellement la divinité de Jésus, ils expliquent si parfaitement tout le mystère de sa vie que les ennemis du surnaturel se dressent tous d'instinct contre eux, et cherchent à les discréditer. Mais comment les discréditer ? Que peut-on leur reprocher ? Que peut-on leur enlever ? Il faut les prendre ou les rejeter en bloc. Mais quelle raison peut-on donner pour les rejeter, et si on les repousse comment peut-on expliquer que des fourbes ou des névrosés aient écrit des pages aussi saintes, aussi sublimes ?

b) Les paroles de Jésus sont uniques.

Nous ne savons presque rien de son enfance et de son adolescence. Le silence des Evangiles est certainement voulu et nous devons le respecter. Nous n'avons pas besoin de tout savoir concernant le Dieu-Homme et les Evangiles n'ont nullement la prétention de tout nous dire. Ils sont loin de tout nous dire sur ses trois années de ministère public ; il n'y a que les faits relatifs à sa passion, à sa mort, et à sa résurrection qui nous soient révélés avec beaucoup de détails. Ce silence même des biographes sacrés sur la plupart des années et des actes du Seigneur est à lui seul un indice du mystère divin, un hommage à une personnalité qui dépasse infiniment toute description, toute analyse humaine. Certes, les Evangiles nous lisent l'essentiel, ils nous disent tout ce que nous avons besoin de savoir et ce que nous savons suffit pour nous pousser à l'adoration ; mais nous ne pouvons pas et nous ne devons pas tout savoir. Le secret même de cet Etre unique nous échappe, car ce secret c'est le secret de l'Infini et de l'Eternel, et nous comprenons que Jean, le disciple qui s'était approché le plus près du Seigneur, ait pu dire : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; et si on les racontait en détail, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on écrirait ». (Jean 21, 25).

Le silence sur l'enfance et l'adolescence de Jésus n'est pas absolu. Or, il est frappant de constater que la seule indication fournie par les Evangiles exalte sa divinité. Quand Marie, dans le temple, dit à l'Enfant de douze ans :

« Pourquoi as-tu agi de la sorte ? Voici ton *père* et moi nous te cherchions, étant fort en peine ». Il lui répond : « Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé des affaires de mon *Père* ? » Luc ajoute : « Ils ne comprirent point ce qu'il leur disait » . (Luc 2, 48-50). Ils ne comprirent pas, car ces paroles exprimaient le grand mystère de son union parfaite, absolue avec Dieu. Il ne reconnaît pas Joseph comme son vrai père ; son Père, c'est Dieu. Il est le Fils de Dieu et déjà, à douze ans, Il le sait et le dit.

Si maintenant nous étudions les paroles de Jésus depuis son baptême jusqu'à sa mort, nous serons frappés par leur caractère surnaturel. Sans doute, elles sont simples, à la portée de tous ; elles font appel aux comparaisons les plus faciles à comprendre, tirées de la vie journalière ou du spectacle de la nature. Mais, dans cette simplicité même, quelle autorité, quelle puissance divine si éclatante que la foule s'écrie : « Nul homme n'a parlé comme cet homme ».

En quoi réside cette autorité ? Non pas en l'exposé d'un nouveau système de philosophie ou de morale ni même de religion ; non pas en la divulgation de quelque mystère ou de quelque révélation sensationnelle ; mais en la proclamation d'un salut dont Christ Lui-même est l'auteur. Jésus ne prêche pas une Bonne Nouvelle, mais la Bonne Nouvelle d'une Rédemption qui est en Lui, qui est Lui. En un mot, *Il se prêche Lui-même*.

Nous avons déjà considéré de près le témoignage qu'Il se rend à Lui-même, à sa personne divine, à son oeuvre divine. Mais il y aurait beaucoup à dire sur son ensei-

gnement d'une manière générale. S'Il glorifie sa divinité quand Il parle de Lui-même, Il la glorifie tout autant lorsqu'Il parle de *l'homme*. Il se donne comme ayant une parfaite connaissance de ce qui est l'homme, de l'état réel de son âme. Quand il décrit la perversité du coeur humain (Marc 7, 21), quand Il dévoile l'hypocrisie des pharisiens (Matthieu 23), quand Il met à nu toutes les ruses, toutes les résistances de ses adversaires, Il parle avec l'autorité du Dieu qui voit tout, qui sait tout. Et n'est-ce pas aussi Dieu qui parle quand Jésus, après avoir montré qui nous sommes nous montre qui nous *devons être* ? N'est-ce pas Dieu qui parle dans le *sermon sur la montagne* ?

Dieu seul a le droit et le pouvoir de s'écrier : « Vous avez entendu qu'il *a été dit* aux anciens... Mais Moi je vous dis. » (Matthieu 5, 21-22).

Dieu seul est le législateur de la Nouvelle Alliance comme Il l'a été de l'Ancienne.

Est-ce un homme né d'une race perdue qui pourrait dire : « Ce ne sont pas tous ceux qui *me disent* : « Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est dans les cieux ». Plusieurs me diront *en ce jour-là* : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en *ton nom* ? N'avons-nous pas chassé les démons en *ton nom* ? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en *ton nom* ? » Alors je *leur dirai* ouvertement : « Je ne vous ai jamais connus ; *Retirez-vous de moi*, vous qui pratiquez l'iniquité ». (Matthieu 7, 21-23).

Et Jésus parle aussi en Dieu lorsqu'Il *annonce l'avenir*, lorsqu'il prophétise la destruction totale de Jérusalem châtiée de son rejet du Messie, et surtout lorsqu'Il annonce son retour glorieux. Il rapporte tout à sa personne, à son triomphe, dans ses descriptions de temps futurs : « Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme ; toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine et elles verront le *Fils de l'Homme* venir sur les nuées du ciel avec grande puissance et grande gloire. » (Matthieu 24, 30). Et Jésus ajoute : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ».

Est-ce qu'un fils de l'homme peut s'exprimer ainsi ? Non pas un fils d'homme, mais le *Fils de l'Homme*, le Dieu Homme.

c) Les *actes* de Jésus sont uniques.

Le peuple enthousiasmé s'écrie : « Tout ce qu'Il fait est merveilleux, nous n'avons jamais rien vu de pareil ». En effet, rien de pareil n'a été vu avant Jésus, ni depuis.

Il déploie sa puissance souveraine *sur la nature*. Il parle à la tempête. Il impose silence au vent et Il dit à la mer : « Tais-toi, sois tranquille ! » Et le vent cesse et il se fait un grand calme... Les disciples se disent l'un à l'autre « Qui est donc Celui-ci, que le vent même et la mer Lui obéissent ? » (Marc 4, 39-40). Il s'avance sur l'eau sans s'enfoncer. Il provoque, quand Il le veut, des pêches abondantes.

Il déploie sa puissance souveraine *sur la maladie*. Il les guérit toutes, sauf quand il refuse d'encourager l'incrédulité. Il guérit toujours, Il guérit instantanément, Il guérit par-

faitement. Et surtout Il guérit en réponse à la foi en Lui. Tandis que ses apôtres ne se donnent jamais comme la source de la guérison, mais exaltent toujours Jésus comme Celui qui guérit, Lui, au contraire, se présente comme la vie même, comme l'objet de la foi qui sauve.

Aucun thaumaturge ne saurait être comparé au Seigneur qui se montre maître du corps humain autant que des forces surnaturelles et qui va jusqu'à *ressusciter des morts*, même Lazare qui est « depuis quatre jours dans le tombeau ». (Jean 11, 39).

Jésus déploie sa puissance souveraine sur les démons eux-mêmes. Il les chasse des démoniaques, Il leur impose silence, Il leur donne des ordres et ils Lui obéissent, et les démons effrayés reconnaissent en Lui le Fils de Dieu, contre Lequel ils sont sans force.

Il faut mettre en lumière ce fait essentiel que la puissance de Jésus est constante, qu'elle s'est manifestée sans arrêt, sans recul, depuis le miracle de Cana jusqu'à ceux de ses derniers jours ; qu'elle se déploie sans le moindre effort, spontanément, comme une eau qui jaillit d'une source profonde et intarissable.

Notons aussi que sa puissance sans limite, telle que Dieu seul peut la posséder, s'exerce dans un cadre très simple, très familier. Son premier miracle apparaît au cours d'un repas de noce ; pour nourrir la foule Il se sert de cinq pains et de deux poissons ; Il guérit les malades le long du chemin, sans gestes solennels, sans formules magiques, comme une action toute naturelle ; Il apaise les flots tumultueux après avoir dormi sur un coussin, dans la barque avec

ses disciples. Il arrête, aux approches de Naïn, un cortège funèbre très pauvre ; Il s'approche et touche le cercueil et dit au mort : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi ». (Luc 7, 11-17). Peut-on imaginer une scène plus divine dans un cadre plus humain ?

La vie du Sauveur ne se divise pas en deux parties distinctes, une ordinaire et une extraordinaire, une d'ordre terrestre et l'autre d'ordre céleste. Sa vie est comme sa robe, *d'un seul tissu*, sans couture. Il agit toujours en Dieu avec un corps humain, en des circonstances humaines, au milieu d'êtres entièrement semblables à nous et auxquels Il est semblable...sauf le péché.

d) Ceci nous amène à un caractère plus unique encore s'il est possible, que les précédents ; nous voulons parler de *sa sainteté*.

Elle est parfaite, en effet, en ce sens qu'elle est *profonde*, inspirant non seulement les *paroles* et les actes, mais aussi et surtout les sentiments les plus intimes. Impossible de discerner le moindre égoïsme, la moindre méchanceté, la moindre fausseté dans son âme.

Elle est parfaite en ce sens qu'elle est *constante*. Elle ne se dément jamais, même dans les heures les plus critiques, même en face des adversaires les plus rusés, les plus haineux. Considérez, en particulier, sa patience et sa charité, même en face de Pierre le renégat, de Judas le traître, de Caïphe et du Sanhédrin, de Pilate et des soldats.

Elle est parfaite aussi en ce sens qu'elle est *aussi positive que négative*, aussi éclatante de lumière qu'hostile à la

nuît, aussi génératrice du bien sous toutes ses formes que contraire au mal sous toutes ses formes. Elle est parfaite aussi en ce sens qu'elle est *complète*, unissant, et à leur degré suprême, des vertus qui paraissent s'opposer l'une à l'autre : la douceur et la fermeté, le tact et la hardiesse, le support et la justice, le désir de plaire et la loyauté sans réserve, l'amour de la solitude et l'amour de la multitude. Elle est parfaite, enfin, en ce sens qu'elle a pleinement conscience d'elle-même, qu'elle se rend témoignage à elle-même sans la moindre hésitation ou contradiction. Un homme en son bon sens a-t-il jamais dit : « Qui de vous me convaincra de péché ? Le prince de ce monde n'a rien en moi. Vous qui êtes mauvais. » Or, ce témoignage que Jésus n'a cessé de se rendre, à tel point que jamais on ne l'entend prononcer la moindre parole de repentir ou de regret, ce témoignage est pleinement confirmé par tous les disciples et même par les ennemis. Le Sanhédrin est obligé de faire appel à de faux témoins pour donner une apparence de légalité à leur crime odieux. Pilate, Hérode déclarent qu'ils ne trouvent aucun crime en Lui ; le centenier s'écrie, au pied de sa croix : « Certainement, cet homme était juste ; certainement, cet homme est le Fils de Dieu ». Le brigand repentant dit à son compagnon : « Pour nous nous recevons ce que nos actions ont mérité ; mais celui-ci n'a fait aucun mal ». (Luc 23, 41).

La sainteté parfaite de Jésus n'est pas, comme celle que les hommes peuvent connaître, une sainteté reçue après un passé d'iniquité, une sainteté qui peut se perdre, qui ne se maintient que par un acte de foi sans cesse renouvelé en Celui qui sanctifie. C'est une sainteté originelle ; c'est une

sainteté de nature ; non la sainteté d'un Jean-Baptiste qui fut « rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère » (Luc 1, 15), mais la sainteté de l'Etre *formé* dans le sein de sa mère, par le Saint-Esprit ; selon la parole de l'ange à Marie : « L'Esprit-Saint viendra sur toi, c'est pourquoi le *saint enfant* qui naîtra sera appelé le Fils de Dieu ». (Luc 1, 35). C'est la sainteté de Celui qui peut rendre saint, de Celui dont parle Pierre, appliquant à Jésus une parole qui s'appliquait à Jéhovah : « De même que Celui qui vous a appelés est saint, vous aussi, soyez saints dans toute votre conduite, puisqu'il est écrit : « Soyez saints, car je suis saint. »

† † †

Cette sainteté de Jésus est proclamée sans réserve par tous les apôtres. Paul s'écrie : « Celui qui n'a point connu le péché, Il l'a fait devenir péché pour nous ». (2 Corinthiens 5, 21). Jacques s'écrie : « Jésus-Christ, notre glorieux Seigneur ». (2, 1).

Pierre s'écrie : « Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces ; Lui qui n'a point commis de péché et dans la bouche duquel il ne s'est trouvé aucune fraude ». (1 Pierre 2, 21-22).

Jean s'écrie : Vous savez que Jésus-Christ a paru pour ôter les péchés et qu'il n'y a point de péché en Lui ». (1 Jean 3, 5).

L'Epître aux Hébreux chante aussi sa splendeur morale : « Il a été tenté comme nous en toutes choses sans commettre aucun péché. Il était bien le Souverain Sacrificateur qu'il nous fallait, saint, innocent, sans souillure, séparé des pé-

cheurs, élevé au-dessus des cieux » . (Hébreux 4, 15 et 7, 26).

On objectera peut-être que Jésus a été souvent tenté et qu'Il a forcément succombé en diverses circonstances, ou encore on objectera qu'Il aurait pu succomber. Les Evangiles et les Epîtres affirment qu'Il a *toujours* été vainqueur et rien ne nous autorise à révoquer leur témoignage ; quant à la possibilité de la défaite elle n'impliquerait nullement la défaite, mais cette possibilité même n'est jamais mentionnée par les auteurs sacrés et elle semble exclue par le fait même d'une naissance qui a mis le Seigneur à l'abri des influences fâcheuses de l'hérédité ; elle semble aussi contredite par cette déclaration formelle de Jésus Lui-même : « Le prince de ce monde n'a rien en moi ». (Jean 14, 30).

On objecte aussi la réponse de Jésus au jeune homme che : « Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu ». (Luc 18, 19). Mais Jésus ne dit pas : « Je ne suis pas bon ». De plus, s'Il s'exclue de Dieu qui seul est bon il faut en conclure qu'Il est mauvais, ce qui est en contradiction avec tout ce qu'Il dit de Lui-même et tout ce qu'il montre de Lui-même. Enfin, il est évident que Jésus se place ici au point de vue de son interlocuteur qui ne voit en Lui qu'un « bon Maître » et nullement le Fils de Dieu. Jésus ne dit pas au jeune homme qu'il a tort de l'appeler bon, mais : « *Pourquoi* m'appelles-tu bon ? ». Ce qui veut dire : Pourquoi considères-tu comme bon un être humain essentiellement méchant ; tu as une fausse conception de la vraie bonté ; la vraie bonté ne se trouve qu'en Dieu. Loin de porter atteinte à la divinité de Jésus, ce récit l'implique au contraire. Il autorise le raisonnement suivant, en har-

monie avec tout l'enseignement scripturaire : Dieu seul est parfaitement bon ; Jésus est parfaitement bon ; donc Jésus est Dieu.

Il est certain que Jésus n'est pas l'un des hommes qui sont *tous méchants*. S'il n'est pas un homme, il n'est pas un ange ; Il ne peut être que le Dieu fait homme.

On objecte la déclaration de Jésus Lui-même : « Je me sanctifie moi-même pour eux ». (Jean 17, 19), comme si Jésus pouvait être en contradiction avec Lui-même, comme si cette affirmation sublime impliquait un état de péché précédant un état de sainteté. Tout au plus, pourrait-on admettre qu'elle implique une sainteté toujours plus évidente, dont les manifestations (non la nature) vont progressant. Mais elle est, croyons-nous, une allusion directe au mystère de souffrance qui va donner, dans quelques heures, toute sa mesure. N'oublions pas que ces paroles ont été prononcées après le repas pascal, sur la route qui menait à Gethsémané, au sanhédrin, à Pilate et au Calvaire.

C'est dans cet esprit que nous pouvons comprendre la parole de l'Épître aux Hébreux : « Quoiqu'Il fût Fils, Il a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes ». (Hébreux 5, 8). Ici encore, l'apôtre ne veut pas dire que Jésus a commencé par être désobéissant, mais il entend que Jésus s'est formé, par la pratique de la souffrance, à la souffrance suprême de la Croix dont il est question au verset précédent ; Jésus s'est formé par l'obéissance de chaque jour à l'obéissance suprême dont parle Paul : « Il s'est abaissé Lui-même, *se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la Croix* ». (Philippiens 2, 8). Au

reste, dans le verset cité, l'auteur de l'Épître aux Hébreux affirme la divinité de Jésus en disant : « *Quoiqu'il fût Fils* », et il ajoute que le Fils « est devenu *l'auteur d'un salut éternel* pour tous ceux qui *Lui obéissent* ».

e) On objectera enfin qu'il est souvent mention, dans les Évangiles, des *prières de Jésus* et que ces prières impliquent, comme les nôtres, un état d'imperfection moral ; de disette religieuse, tout au moins un état de faiblesse, de dépendance semblable à celle de tous les hommes et qui ne se concilie pas avec la sainteté absolue. Cette objection nous fournit un argument de plus.

Nous constatons, en effet, en étudiant les prières de Jésus, qu'elles sont très différentes des nôtres. Jamais nous n'entendons Jésus *demandeur* le « pardon des offenses et a délivrance du mal ». Jamais une requête qui puisse rappeler le cri du péager, donné pourtant en exemple par Jésus lui-même : « O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ». Quand Jésus révèle à ses disciples la prière modèle, Il ne leur dit pas : « Voilà notre prière » ; mais Il leur dit : « *Vous donc, priez ainsi* ». *La prière dominicale n'est pas sa prière* ; sa prière à Lui : c'est la prière sacerdotale (Jean 17). Il y a entre ces deux prières la distance qui sépare Jésus de nous, le Fils de l'homme des hommes, le Ciel de la Terre, le Créateur de la créature. Quel homme oserait s'approprier les paroles de cette prière qui est plutôt un entretien ineffable qu'une requête, un acte sacré de communion entre le Fils éternel et le Père éternel ? Quel homme oserait s'écrier : « Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie, et que par le

pouvoir que tu lui as donné sur toute chair, Il donne la vie éternelle à tous ceux que tu Lui as donnés ». (17, 1).

Dieu seul peut parler à Dieu comme Jésus le fait. Si vraiment il y a en Dieu la diversité dans l'unité ; s'il y a en Dieu le Père et le Fils, il faut bien admettre que le Père et le Fils puissent se parler l'un à l'autre, exprimer en une langue divine leur amour réciproque, leur volonté parfaitement harmonieuse, leur plan d'action commun.

f) Nous arrivons à la preuve suprême de la divinité du Seigneur, à sa mort rédemptrice et à sa résurrection glorieuse.

Il est impossible de nier la mort de Jésus sur la Croix. C'est un fait que les Juifs admettent en tirant vanité ; c'est un fait que les critiques les plus audacieux ne peuvent révoquer en doute. Puisque Jésus a vécu, Il a dû mourir. Mais comment est-il mort, s'Il n'est pas mort sur la Croix ? La Croix se dresse à l'horizon de l'histoire et il est impossible d'échapper à cette vision tragique et sublime tout ensemble.

Or, la Croix glorifie de toutes manières en Jésus le Fils de Dieu. Elle ne s'explique que par sa divinité. Les conséquences religieuses et morales de cette mort sont incalculables et nul ne saurait nier qu'elle a été et qu'elle est encore une source de paix, de lumière et d'amour pour des multitudes d'âmes. Si vous niez la divinité du Crucifié, sa Croix s'effondre et elle n'est qu'un martyr de plus et un crime de plus sur la terre ! Pourquoi des multitudes d'âmes rattacheraient-elles leur joie, leur libération, leur espérance à cette Croix, si elle est simplement la défaite d'un prophète,

l'effondrement d'un rêveur ou d'un réformateur social. Si elle n'avait été que cela, en parlerait-on encore ? Serait-elle le centre des pensées et des enthousiasmes de tant d'êtres humains.

Mais tout s'explique si la Croix est la mort volontaire du Fils de Dieu, l'acte de sacrifice indicible par lequel le Fils de Dieu Lui-même prend la place des hommes coupables, se solidarise avec leur péché, devient un avec la malédiction que leurs offenses méritent et se charge de ces offenses comme s'Il les avait toutes commises.

Seul le Fils de Dieu a pu représenter la race, la race tout entière et subir pour elle le châtement juste et nécessaire. Seul un être parfaitement innocent peut représenter des coupables et être frappé pour eux. Seul le riche peut payer les dettes de ses amis ; seul le fort peut porter les fardeaux des faibles.

Si Jésus n'est pas le Dieu Homme, la Croix devient non seulement inutile mais immorale car elle est la mort de l'homme le meilleur pour les autres hommes, comme si Dieu prenait plaisir à commettre une injustice et, parmi les coupables, à faire souffrir le moins coupable.

Mais si Jésus est le Fils de Dieu, Dieu Lui-même se donnant, le juge se laissant frapper pour les rebelles, le Roi mourant pour ses sujets, alors la Croix devient l'expression la plus haute de l'amour, car elle est l'expression la plus haute du sacrifice, selon la formule du Seigneur Lui-même : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ». (Jean 15, 13).

A bien des reprises, Jésus annonce que sa mort est l'offrande pour le péché du monde. A la veille de sa crucifixion, Il dit, en instituant la Cène qui se greffe sur le repas pascal : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, *pour la rémission des péchés* ». (Matthieu 26, 28).

Tous les apôtres affirment que cette mort, étant celle du Fils de Dieu, est rédemptrice et qu'elle est ainsi le don souverain de l'amour du Père. Paul s'écrie : « Dieu fait éclater son amour envers nous en ce que, quand nous étions des pécheurs, Christ est mort pour nous ». (Romains 5, 8). Pierre s'écrie : « Vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre que vos pères vous avaient transmise, non pas des choses périssables comme l'argent ou l'or, mais par le précieux sang de Christ, comme de l'Agneau sans défaut et sans tache, prédestiné avant la création du monde ». (1 Pierre 1, 18-20). Jean s'écrie : « L'amour de Dieu pour nous a été manifesté en ceci : Dieu a envoyé *son Fils unique* dans le monde, afin que nous ayons la vie par Lui. Voici en quoi consiste l'amour : Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime de propitiation pour nos péchés ». (1 Jean 4, 9-10).

Quant au livre de l'Apocalypse qui nous fait entendre les chants du Ciel, que nous dit-il de ces chants ineffables sinon qu'ils ont pour thème de prédilection le sacrifice expiatoire de *l'Agneau de Dieu* ? Écoutons l'écho de ces harmonies : « Ils chantaient un cantique nouveau, disant : Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux ; car tu

as été immolé et tu as racheté, pour Dieu, par ton sang, des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation, et tu les as fait rois et sacrificateurs pour notre Dieu... J'entendis la voix d'une multitude d'anges ; il y en avait des myriades de myriades, des milliers de milliers, qui disaient d'une voix forte : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange ! » (Apocalypse 5, 9-14).

† † †

Non seulement la divinité de Jésus est la seule solution qui nous permette de comprendre l'utilité et la beauté de la Croix, mais elle seule rend la Croix *possible*, la Croix telle qu'elle apparaît dans les Evangiles.

S'il est vrai de dire, en effet, que les paroles, les actes, les sentiments, les prières de Jésus sont uniques, il faut dire surtout que ses *souffrances* sont uniques.

Nul homme n'a souffert comme Lui. Tout est unique dans ses souffrances : leur intensité, leur diversité, leur cause, leur but, leur effet. Déjà, avant la Croix, tout le long de sa vie, Jésus connaît des douleurs morales que personne n'a jamais connues avant Lui ni depuis son séjour ici-bas. Ce sont les douleurs de l'Etre parfaitement saint en face de nos souillures et à leur contact ; ce sont les douleurs du législateur en face de sa loi violée, les douleurs de l'amour au contact de nos haines, les douleurs du bienfaiteur en face de nos ingratitude. Mais, à la Croix, ces douleurs se rassemblent et donnent leur maximum. Ici, nos péchés font plus que de l'offenser, ils l'accablent, car Il s'en est

chargé. Pourquoi est-il en agonie au jardin de Gethsémané et voit-il son corps couvert d'une sueur de sang ? Parce qu'Il porte nos crimes, parce Qu'Il s'est revêtu de notre malédiction. Mais n'est-ce pas là une capacité divine ? Qui peut prendre et supporter un tel fardeau si ce n'est Dieu ? Lequel d'entre-nous, si saint soit-il, pourrait suffire à cette tâche, la plus surhumaine de toutes, celle qui manifeste le mieux que Jésus est Dieu. Qui aurait eu l'idée d'une pareille besogne si ce n'est Dieu ? Il faut être le Fils de Dieu pour pouvoir être « l'Agneau de Dieu ». Le ciel ne s'y trompe pas : il voit Dieu en Celui qui instruit le peuple, forme les disciples, guérit les malades, ressuscite les morts. Mais il voit Dieu plus encore en Celui qui est seul en Gethsémané, seul devant le Sanhédrin, seul devant Pilate, seul quand la foule hurle : « Ote-Le, crucifie-Le » ; en Celui qui a pour couronne des épines et pour trône la Croix.

*Vous qui d'extase et de prière
Remplissez vos jours infinis,
Adorant le Fils dans le Père,
Aimant le Père dans le Fils,
Ange, au palais de la gloire,
Vous semblait-il plus radieux
Que sur le bois expiatoire
Et sous la colère des cieux ?*

A. VINET.

† † †

Aurons-nous beaucoup à parler de la Résurrection, telle que les Evangiles nous la racontent ? Aurons-nous à la prouver ? La preuve suprême de la Résurrection est

dans la mort du Fils de Dieu. Une telle mort nécessite une telle Résurrection. Une telle mort explique une telle Résurrection.

a) *Elle la nécessite*, car sans la Résurrection, la mort de Jésus aurait été une catastrophe non un bienfait, une défaite non une victoire, un martyre non une Rédemption. Et pas même un martyre que l'on peut admirer ; elle aurait été le juste châtiment d'un blasphème insolent, le pire de tous les blasphèmes. Ce Crucifié s'était donné comme le Fils de Dieu, s'Il ne l'est pas, Il mérite la mort. S'Il est le Fils de Dieu, Il va le montrer ; Il ne peut pas ne pas le montrer. Sa Résurrection n'est pas la première preuve de sa divinité ; c'est la dernière, mais la plus importante, la preuve la plus indispensable, la preuve sans laquelle toutes les autres s'effondrent et par laquelle toutes les autres trouvent leur justification.

On comprend pourquoi les négateurs de la divinité du Seigneur s'en prennent avec tant d'acharnement à la Résurrection. Ils savent fort bien que c'est la clé de voûte de tout l'édifice du Christianisme.

Tous les apôtres exaltent la Résurrection comme le signe définitif de la divinité ! Tous pourraient s'associer à la salutation de l'Épître aux Romains : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à être apôtre, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu --- Évangile que Dieu avait promis d'avance par ses prophètes dans les saintes Écritures, et *qui concerne son Fils*, né de la race de David selon la chair et déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté, *par sa Résurrection* d'entre les morts. »

b) *Elle l'explique.* Celui qui peut mourir pour nos offenses, peut aussi ressusciter pour notre justification. Celui qui est capable d'un si grand dépouillement est capable d'un si grand triomphe. Le tombeau ne peut garder le Christ qui y est entré en Sauveur. Le Fils de Dieu manifesté sur la Croix n'aura aucune peine à se dégager des liens du sépulcre. La résurrection d'un martyr est impossible à admettre, mais non celle d'un Dieu. Si Jésus est un homme comme nous, il faut nier le jour de Pâques, mais il faut aussi repousser le Vendredi-Saint. Seul Celui qui entre dans le tombeau avec les péchés du monde peut en sortir avec l'acte de réconciliation. Sans la Résurrection glorieuse, pas de mort rédemptrice. Mais il est tout aussi vrai de dire : sans la mort rédemptrice pas de Résurrection glorieuse. *Gloire au Fils de Dieu mort et Ressuscité pour nous.*

4^e Partie

REPONSES A QUELQUES OBJECTIONS

Avant de terminer notre étude, il sera sans doute utile de réfuter quelques objections. Nous indiquerons les principales, celles qui prétendent s'appuyer sur l'Ecriture Sainte elle-même, et, en particulier, sur les définitions scripturaires de la nature divine.

a) La Bible déclare que « Dieu est Esprit ». --- Comment, nous dit-on, le Dieu Esprit peut-il s'incarner ? Nous répondrons : c'est le Dieu Esprit qui a créé l'homme ; nous ne pouvons expliquer comment Il l'a créé, mais nous ne pouvons nier cette création sans tomber dans les absurdités de l'athéisme et du matérialisme. Nous sommes donc logiquement amenés à admettre un mystère qui dépasse les données de la raison sans la contredire. Il n'y a rien, en effet, de déraisonnable dans cette assertion que le Dieu Esprit a créé l'homme, c'est-à-dire un être à la fois spirituel et charnel. De quel droit refusera-t-on à Celui qui a créé l'homme la capacité de se faire homme ? Il serait insensé de dire que l'homme peut devenir Dieu, mais rien ne nous empêche de dire que Dieu est devenu homme.

Si l'on objecte que Dieu ne peut devenir homme sans se diminuer moralement, puisque l'humanité est dé-

chue, nous répondrons que l'humanité ne l'a pas toujours été, que l'homme a été créé « à l'image de Dieu et à sa ressemblance » et qu'il n'y a rien dans l'homme, en dehors du péché, qui soit indigne de l'Incarnation. La naissance miraculeuse du Seigneur nous permet de comprendre que Jésus possède l'humanité normale, l'humanité sans la moindre imperfection, l'humanité telle qu'elle aurait toujours dû être. La vie absolument sainte de Jésus est une preuve irréfutable de la véracité du récit biblique de la création, une preuve irréfutable que le péché ne fait pas partie originellement de notre race, que notre race n'a pas été créée pour la souillure, en un mot l'incarnation du Fils de Dieu est la justification la plus éclatante de la création. Si l'on objecte que Dieu n'a pas pu s'incarner sans perdre ses vertus, nous répondrons que le sacrifice n'est jamais un amoindrissement moral et qu'il implique nécessairement la permanence de la personnalité. Aussi Jean a-t-il pu dire : « La Parole a été faite chair et elle a habité parmi nous, *pleine de grâce et de vérité*, et nous avons *contemplé sa gloire*, la gloire du Fils unique venu du Père. (1, 14).

b) La Bible déclare que « *Dieu est amour* ». Pourquoi, nous dit-on, le Dieu Amour se serait-il incarné ? N'a-t-il pas aimé avant de venir sur la terre ? Tous les dons qu'il accorde aux hommes, tous les bienfaits de sa Providence ne sont-ils pas des manifestations de son amour et des manifestations suffisantes ? Les hommes ne croyaient-ils pas en son amour avant le mystère de Bethléem ? Est-il nécessaire de croire en ce mystère pour croire en cet amour ? Cette objection montre combien

l'incarnation était nécessaire, car elle indique une incompréhension totale de l'amour divin, de l'amour parfait.

Qu'est-ce que l'amour vrai, sinon le désir intense d'être utile à l'être aimé, et l'effort sincère pour parvenir à ce noble but, même au prix des sacrifices les plus douloureux ? Si Dieu est amour, Il ne peut aimer moins que nous, son amour sera de même nature que l'amour le plus pur, le plus désintéressé, le plus efficace sur la terre, l'amour de la mère ; mais il sera cet amour porté à la perfection absolue, sans limite, sans défaillance. Si l'amour de la mère se manifeste suivant les besoins de son enfant, il en sera de même de l'amour de Dieu. Si Dieu avait eu à aimer une humanité sans tache, Il n'aurait connu ni l'incarnation ni surtout la Croix. Mais une humanité déchue a besoin d'un amour qui puisse la sauver ; et l'amour qui a pu la sauver a dû s'exprimer par le dépouillement, par le sacrifice total. Dieu a dû se faire homme pour pouvoir représenter l'humanité tout entière et mourir pour elle. Dieu ne pouvait expier nos péchés dans la gloire du Ciel ; le Ciel chante la Croix mais la Croix ne peut se dresser dans le Ciel ; elle n'a sa place que sur la terre. C'est sur la terre que la chute s'est produite ; c'est sur la terre qu'elle doit être expiée. Nous dirons avec Vinet : « Un Dieu qui est amour m'explique un Dieu qui meurt. »

Ce Dieu qui meurt parce qu'Il aime des êtres dignes de mort a toujours aimé la race déchue de cet amour-là et ceux qui, avant Bethléem, ont cru en son amour, ont cru en cet amour-là. *Tel est le témoignage sublime de l'Ancien Testament.* Les hommes de Dieu, le peuple de Dieu ont

proclamé l'amour rédempteur avant l'oeuvre même de la rédemption.

Le sacrifice pour le péché, l'âme du culte israélite, préfigurait la Croix et la voix puissante des prophètes n'a cessé d'annoncer la venue du Dieu Homme, du Dieu victime, du Dieu expiatoire. Seul ce Dieu-là est amour, celà est si vrai que seuls les saints de l'Ancienne Alliance ont cru à un Dieu Amour. Ce qui caractérise les religions de l'antiquité, c'est l'absence de cette vérité essentielle. Aucune ne prêche le Dieu Amour parce qu'aucune ne prêche le Dieu qui se donne pour sauver.

Autre objection :

c) La Bible dit que « *Dieu est Père* » ; mais cette paternité de Dieu ne rend-elle pas inadmissible la doctrine de l'incarnation et n'enlève-t-elle pas au Fils de Dieu son caractère unique et divin ? Ne sommes-nous pas tous des fils de Dieu, des membres de la grande famille du Père céleste ! Jésus n'est-Il pas fils au même titre que nous ; d'ailleurs ne parle-t-il pas souvent de son infériorité, de sa subordination par rapport à Dieu ? Ne dit-il pas qu'Il ignore ce que Dieu sait, que Dieu est « plus grand que Lui », enfin que Dieu est « son Dieu » ?

Que répondrons-nous à ces objections si souvent présentées par des hommes qui ne citent la Bible que lorsqu'elle paraît appuyer leurs négations. Voici notre réponse : Tout d'abord, si vous citez la Bible vous devez accepter tout son témoignage ; or nous avons vu combien son témoignage à la divinité essentielle et éternelle du Fils est constant ; vous devez donc étudier vos quelques textes

favoris à la lumière de l'enseignement biblique dans son ensemble. Si vous le faites, vous verrez, comme nous que la Bible n'emploie jamais les termes « infériorité », « subordination » en parlant du Christ. Si vous le faites, vous verrez comme nous que vos textes favoris n'impliquent nullement la négation de l'incarnation ni encore moins de l'oeuvre rédemptrice.

Jésus a dit, il est vrai : « Le Père est plus grand que moi » (Jean 14, 28.) Mais quel homme oserait se comparer à Dieu ? Seul le Fils peut se comparer au Père. D'ailleurs ce verset est extrait de ce chapitre 14 qui exalte manifestement l'union absolue et indissoluble du Père et du Fils. C'est dans ce chapitre que nous trouvons ces déclarations décisives : « Celui qui m'a vu a vu le Père... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi... Si quelqu'un m'aime, nous viendrons à lui ». Enfin, Jésus dit « car le Père est plus grand que moi » ; ce *car* a pour but d'expliquer la parole précédente « Si vous m'aimiez vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père. »

Au reste, quand vous dites que la paternité de Dieu implique l'humanité de Jésus dans le sens d'une créature, vous êtes obligé de considérer cette paternité comme n'étant pas éternelle. Si Dieu n'est Père que des hommes ou même des anges, Il ne peut être Père éternellement. Si sa paternité dépend de la création des hommes ou des anges, elle ne fait pas partie intégrante de sa nature. Et si Dieu n'est pas éternellement Père, il n'est pas éternellement amour.

Qui ne voit que l'éternité du Père implique l'éternité du Fils ? Les hommes n'ont pas toujours existé, ni les anges non plus, mais Dieu qui est éternel et éternellement amour a dû trouver en Lui de quoi aimer *avant toute création*. Ce mystère de l'amour éternel s'exprime par ces termes *Père et Fils*, Dieu est éternellement Père et Fils, parce qu'Il est éternellement le même, éternellement amour.

† † †

Quels textes citez-vous encore ? Vous nous opposez cette déclaration du Seigneur : « Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne le sait, ni les anges des cieux, ni le Fils, mais le Père seul ». (Matthieu 24, 36). Mais ce texte est extrait d'un discours prophétique où Jésus dépeint l'avenir à la lumière de son retour glorieux et de son règne, où Il se nomme Seigneur et dit à ses disciples : « Veillez donc, puisque vous ne savez pas quel jour *votre Seigneur viendra*. » Si vous citez le verset 36 de ce merveilleux chapitre, ne devez-vous pas accepter tout le chapitre ; mais si vous l'acceptez, que devient votre modernisme ? En réalité, le verset 36 ne contredit nullement l'ensemble du chapitre. Si Jésus parle de l'ignorance momentanée où Il est du jour de son avènement, Il proclame avec force la réalité de son avènement. Cette ignorance momentanée n'enlève rien à sa gloire, n'enlève rien à sa divinité ! Remarquons enfin que ce verset 36 contient l'affirmation précise du caractère unique de sa filiation puisqu'il distingue nettement le Fils et des hommes et des anges.

† † †

Encore un texte : « C'est pourquoi, dit Jésus... quiconque parlera contre le Fils de l'Homme, il lui sera pardonné ; mais quiconque parlera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir » (Matthieu 12, 31). Mais, si nous étudions le contexte, nous verrons que le blasphème contre le Saint-Esprit est précisément l'atteinte *à la gloire de Jésus*. Il consiste à dire, comme les pharisiens : « Cet homme ne chasse les démons que par Bêlzébul le prince des démons » (v. 24). Les pharisiens, en attribuant à Satan la puissance de Jésus, en faisant de Jésus le fils de Satan plutôt que d'adorer en Lui le Fils de Dieu, ont commis le péché suprême, le péché qui ne saurait être pardonné parce qu'il témoigne d'une hypocrisie irréductible. « Parler contre le Fils de l'homme », se dresser contre Jésus, le présenter comme un blasphémateur, c'est une faute grave, mais qui peut faire place à la foi, comme ce fut le cas pour Saul de Tarse. Mais « Parler, blasphémer contre le Saint-Esprit » en faisant de Jésus l'inspiré de Bêlzébul, c'est une faute bien plus grave, la faute suprême qui ne peut être dépassée, et qui témoigne d'une telle déformation de la conscience qu'on ne peut en espérer le pardon.

Encore une fois, le texte cité contre la divinité du Seigneur se trouve être un argument de plus en sa faveur.

† † †

Mentionnons encore deux textes que l'on oppose à la divinité du Seigneur : a) Jésus a dit en parlant de

son Père : « Mon Père et mon Dieu. » Mais on néglige de donner tout le texte : « Va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20, 18). Ainsi, Jésus, établit nettement la différence entre Lui et ses disciples ; Il ne dit pas : Notre Père, notre Dieu, mais « Mon Père et votre Père, Mon Dieu et votre Dieu ». Quant à l'expression « Mon Dieu », elle est expliquée par l'expression qui la précède « Mon Père ». Elle n'implique pas plus la négation de sa divinité que le cri de la Croix : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il faut rapprocher ce terme « Mon Dieu » du verset 9 du chapitre 1 de l'Épître aux Hébreux : « C'est pourquoi *O Dieu, ton Dieu* t'a oint d'une huile de joie ». Le Fils est Dieu au même titre que son Dieu, au même titre que son Père.

b) « Or, la vie éternelle c'est qu'ils te connaissent Toi, le seul vrai Dieu et Celui que tu as envoyé Jésus-Christ » (Jean 17, 3). Mais cette parole est tirée de la prière sacerdotale qui exalte avec tant de force l'unité éternelle du Père et du Fils. D'ailleurs, loin de présenter Jésus comme inférieur à Dieu, elle établit son égalité absolue avec Lui puisqu'elle présente le Fils *avec le Père*, comme objet de la connaissance qui donne la vie éternelle. Si Jésus n'est pas, Lui aussi, le vrai Dieu, Il ne peut être présenté comme une source de vie éternelle. S'Il n'est pas, Lui aussi, le vrai Dieu, Il est encore moins l'homme véritable qui ne saurait se proclamer source de vie éternelle. Alors, qui est-il ? Le vrai Dieu c'est le Père et, par conséquent le Fils, car le Père ne

saurait être séparé du Fils. Qui dit Père dit Fils. Le Fils est « envoyé » par le Père, pour donner comme le Père, la vie ; *Il est donc un avec le seul vrai Dieu.*

† † †

Faut-il mentionner ces deux termes « *Fils de l'Homme* » et « *second Adam* » ? En quoi peuvent-ils être considérés comme unitaires et non trinitaires ? Jésus emploie le plus souvent l'expression « Fils de l'Homme » lorsqu'Il parle de sa gloire à venir, de son retour, de son règne ; elle n'est donc nullement synonyme d'humanité faible ignorante et coupable. Le Fils de l'homme, ce n'est pas l'un de nous, mais le Fils de Dieu en tant que représentant l'humanité. Cela est si vrai que Jésus désigne toujours le Fils de l'Homme des hommes : « Qui sent les hommes qu'est le Fils de l'Homme » ?

Quant au second Adam dont parle Paul, il ne peut être le second Adam que parce qu'Il est né de Dieu non de la race. C'est par la naissance miraculeuse qu'Il peut être le second Adam, le fondateur de l'humanité nouvelle. Aucun être né de père humain ne pourrait mériter ce titre glorieux.

CONCLUSION

Pierre disait à Jésus, dans un élan de foi et d'amour : « Seigneur, à qui irions-nous qu'à toi ? tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu » (Jean 6, 68-69).

Telle sera la conclusion de notre étude. Nous allons à Jésus parce qu'Il est la vie éternelle et Il est la vie éternelle parce qu'Il est le Christ, le Saint de Dieu, Le Fils de Dieu.

Seul le Jésus des Evangiles et des Epîtres, seul le Jésus de l'incarnation, de la crucifixion et de la résurrection peut donner aux morts que nous sommes la vie éternelle, parce que seul Il est la vie éternelle.

Si Jésus a été tel que les rationalistes de toutes nuances nous le présentent, Il n'est rien pour nous. Il n'a ni autorité pour nous donner des ordres, ni pouvoir pour nous rendre obéissants. En quoi un Juif pieux ou un utopiste d'il y a vingt siècles, semblable à nous en toutes choses y compris le *péché*, peut-Il être le maître et le Sauveur de notre génération ?

Ce qu'il faut à l'homme du vingtième siècle comme à l'homme de tous les siècles, ce n'est pas un homme de plus, c'est-à-dire une ignorance de plus, une infirmité de plus, une souillure de plus sur la terre, mais c'est Dieu, Dieu avec nous, Dieu pour nous, Dieu en nous, *le Dieu Père, Fils et Saint-Esprit*.

C'est le Dieu que des multitudes de vrais croyants ont aimé, servi et adoré à travers les âges ; c'est Lui qui a pu faire en eux « toutes choses nouvelles. »

Leur Dieu sera le nôtre, à Lui soit la gloire jusqu'au jour de l'éternité.

W. H. GUITON.

TABLE DES MATIERES

PAGES

I

Les Fausses Conceptions	9
-------------------------------	---

II

Le Témoignage de la Bible à Jésus-Christ	16
--	----

III

Preuves de la Divinité de Jésus	37
---------------------------------------	----

IV

Réponses à quelques objections	58
--------------------------------------	----

Conclusion	66
------------------	----
